

Basile DIFOUO
Dr/Ph.D, E.N.S./Université de Maroua
Centre de Recherches et d'Études du Français de Scolarisation
(Crefsco)
Université de Yaoundé 1
Yaoundé, Cameroun

Dynamique linguistique et culturelle dans la prose romanesque de Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou. Une question d'imaginaire?

Résumé: L'examen de quelques œuvres romanesques de deux auteurs camerounais (Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou) révèle que les choix linguistiques et ceux liés à l'identité socioculturelle déterminent amplement l'orientation esthétique et idéologique de leur écriture. Ces textes sont le théâtre d'un flux permanent entre deux univers culturo-linguistiques. D'une part, le milieu socioculturel prédomine et justifie le recours à une certaine anthroponymie qui consiste à adapter les prénoms occidentaux et à militer pour les patronymes typiquement camerounais. Ceux-ci permettent à l'écrivain de retrouver l'âme ontologique locale, reflètent la destinée des personnages et, de ce fait, épousent parfaitement la diégèse. D'autre part, relativement au code communicationnel, les choix du prosateur s'expliquent par le cadre historique et sociopolitique; en sorte que l'usage qui en est fait n'est ni neutre ni homogène. De manière récurrente, il recourt aux néologismes de forme et de fond dans l'optique, une fois de plus, de mettre en lumière son univers culturel d'origine. Ces phénomènes préparent et entérinent la manifestation d'un discours épilinguistique marqué par diverses représentations, tant mélioratives que péjoratives.

Mots-clés: langue, culture, représentations, anthroponymie, dynamique

Abstract: This article analyzes some fictional works by Cameroonian authors, Mpoudi Ngollé and Kuitché Fonkou. It reveals that the linguistic and socio-cultural choices determine the aesthetic and ideological orientation of their art. We observe in their novels a permanent flow between two universes, culturally and linguistically different. On the one hand, the socio-cultural environment predominates and justifies the use of a certain anthroponymy, the aim of which is to adapt Western names and to advocate for typically Camerounians surnames. These better reflect the fate of the characters and, therefore, align with the story being told. On the other hand, with regard to the language of communication, the novelist's choices are explained by historical and socio-political realities; so that the use made of it is neither neutral nor homogeneous. On a recurring basis, he uses neologisms to highlight his original cultural milieu. These phenomena prepare and confirm the expression of an epilinguistic discourse strongly marked by various stereotypes, both ameliorative and pejorative.

Keywords: language, culture, representations, anthroponymy, dynamics

Introduction

L'idée d'une écriture négro-africaine homogène, sans aucun doute, relève plus de l'utopie que de la réalité; à plus forte raison, celle d'une littérature francophone uniforme. Il en est de même pour la littérature camerounaise ou française. Parce qu'ils partagent le même espace géographique ou temporel, plusieurs auteurs ne sauraient produire des œuvres aux traits identiques de bout en bout, chaque sujet jouissant de sa liberté tant pour la manipulation de la langue que pour l'exploitation des canons esthétiques régissant les œuvres d'art et de l'esprit. Pour autant, on ne saurait non plus exclure toute possibilité de similitudes. En effet, nombreux sont les facteurs susceptibles de conditionner la création littéraire et rapprocher les œuvres produites: le contexte physique d'écriture, les pratiques socioculturelles, la spécificité de chaque sujet, le code de communication, etc. Ce dernier paramètre est parfois, pour plusieurs raisons, particulièrement saillant: l'histoire de la langue, le statut de celle-ci, son ordre dans le processus d'acquisition (première langue, seconde langue, langue étrangère...), l'idée que le sujet parlant ou écrivant s'en fait... Sous cet angle, on peut se permettre

d'examiner les pratiques langagières et culturelles dans les textes des francographes camerounais à l'instar de Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou, en s'appuyant sur le principe selon lequel, «en tant que travail sur les mots, par le parti pris du beau qui lui est consubstantiel, [l'écriture s'avère être] un véritable atelier verbal, une façon de repenser la langue et de la réinventer» (Ngalasso-Mwatha, *Préface à Fandio Pierre* 11). Tel est le propre de toute production émanant des sujets pratiquant une langue donnée, soumis ou non aux normes la régissant et soucieux d'extérioriser leur pensée pour quelque but. Les énoncés, oraux ou écrits, sont profondément marqués par le phénomène d'appropriation et de contextualisation; d'où les notions de créativité langagière, de dynamique culturelle et de représentations. En cela, la communicabilité de l'énoncé (la littérature au sens large) se trouve hypothéquée. Il importe dès lors de questionner, au prisme de l'ethnoculture et de l'imaginaire linguistique, la manière dont une certaine trame culturelle se dessine à travers l'anthroponymie dans le discours littéraire des auteurs cités ci-dessus; d'explorer quelques-unes des spécificités lexicales qui s'en dégagent et dont la régularité ne saurait être anodine puis, enfin, d'analyser quelques images que les deux sujets manifestent à l'égard des langues en présence. Le corpus d'étude, exploré quantitativement et qualitativement à travers l'isolation des faits marquants, est constitué de quatre œuvres: *Sous la cendre le feu* (SCF) et *Petit Jo, Enfant des rues* (PJER) de Mpoudi Ngollé; *Moi taximan* (MT) et *Les Vins aigres* (LVA) de Kuitché Fonkou.

1. De l'anthroponymie culturelle: un ancrage au service de la langue et de la diégèse

En termes de culture en général, plusieurs écrivains (de tous horizons, y compris hors de la francographie et/ou de la Francophonie) imprègnent leur texte d'un substrat culturel indéniable. Ledit substrat émane de façon naturelle du milieu ambiant dans lequel le locuteur-auteur s'épanouit avec pour facteurs déterminants les habitudes socioculturelles, l'idéologie ou les idéologies partagée(s), l'expérience personnelle ou collective, bref le monde réel ou rêvé du sujet agissant. Il se démarque dans un texte littéraire sous des formes multiples et variées. C'est le cas des choix antroponymiques chez Kuitché Fonkou et Mpoudi Ngollé. En effet, au-delà de la nécessité de nommer chaque acteur de la scène, l'anthroponyme concourt à la fois à l'enrichissement lexical de la langue française (par sa portée significative) et à la structuration de la diégèse; tout comme il reflète l'appropriation

orthographique et phonologique pour ce qui est des noms empruntés à la culture occidentale. Au sujet de cette dernière approche, observons, entre autres, ces deux cas pris chez Kuitché Fonkou:

- 1a. Dubong récapitule: *Kata, Makrita, Prisca, Crétina, Francica...* (LVA, 18)
- 1b. Je tombai sur *Massa Yo* alors que je venais d'essuyer deux semaines de chômage. (MT: 28)

Il apparaît clairement dans ces extraits que la forme scripturale des noms (prénoms) est revisitée par le sujet écrivant. En fait *Makrita* constitue une appropriation africaine du prénom féminin occidental Marguerite. Il ne s'agit pas d'un travestissement, mais plutôt d'une acclimatation du nom, par un rapprochement à la fois phonologique et culturel entre les deux (ou plusieurs) langues en conflit. S'appuyant sur une étude onomastique chez Mongo Béti, Owono Zambo soutient que

même les prénoms français sont assignés à une révision culturo-lexicale. Il en est ainsi de Madeleine qui devient en éwondo *Métallina* dans cet énoncé: «Tu attends quoi pour tomber dans les bras de ta soeur *Métallina*, ouais?» (Branle-bas, 85). Il y a là, effectivement, une réappropriation du prénom dont la consonance originelle lui donne un caractère encore plus exotique, étranger et distant que le locuteur éwondo essaie de rapprocher de son cadre réel de réutilisation en lui donnant une graphie et une phonie plus à même de le rendre digeste dans sa langue. (*L'écrivain francophone au cœur de la problématique de la langue d'écriture* 178)

En employant la variante *Magrita/Makrita*, le locuteur s'écarte délibérément de l'emploi normatif tel que l'exigent l'orthographe et la phonétique de la langue française; tout comme il prend de la distance avec l'espace culturel français. Il se défait ainsi, quoique partiellement, du français dont il se méfie et veut s'affranchir. Parallèlement, il se rapproche de la culture et des contraintes linguistiques locales. En tant que locuteur du *ngemba* (langue parlée à l'Ouest-Cameroun, notamment au village Bamougoum dont l'auteur est originaire), il a, dès lors, le sentiment de demeurer dans sa culture, de rester fidèle à sa langue maternelle. Loin d'être un cas isolé, cette occurrence révèle un phénomène plutôt courant dans les textes de l'auteur. Plusieurs autres noms sont transformés et assimilés aux intonations langagières du contexte (culturel) d'énonciation. Ainsi, Catherine se métamorphose en *Kata* ou *Katerina*; Christine ou Christiane en *Crétina*; Françoise en *Francica*; Priscille en *Prisca*; Monsieur Joseph en *Massa Yo*, etc. En principe, les deux systèmes linguistiques qui interagissent ici, sur les plans phonétique, phonologique, morphologique et syntaxique,

divergent plus qu'ils ne convergent; pareil pour les deux cultures qui les sous-tendent. Contrairement aux langues romanes (dont le français), la plupart des langues africaines sont fortement marquées par le phénomène d'intonation et, de ce fait, ne sauraient être parfaitement transcriposables à l'aide du même système alphabétique. Toute chose qui amplifie la difficulté d'emprunt dans un sens comme dans l'autre.

En outre, il se trouve que, sur le plan strictement culturel, la cosmogonie ancestrale africaine, en termes d'anthroponymie, à l'opposé de l'Occident une fois de plus, n'admet pas le prénom. L'individu se distingue des autres dans la société par un nom au sens strict du terme; il n'a donc besoin ni du prénom ni d'un éventuel *post-nom*. Le prénom a intégré cet espace au gré de la rencontre des cultures lors de la conquête du continent (colonisation) au cours du 20^e siècle. Les missionnaires conditionnèrent l'accès au baptême par l'acceptation de cette nouvelle identité. Puis, la mondialisation aidant, à l'instar des usages et contraintes civils (demande d'un nom et d'un prénom sur les différents documents officiels...), le prénom est devenu un effet de mode, si ce n'est une obligation; au point où, dans l'imaginaire social, l'idée de s'en débarrasser sonne désormais comme une abomination. Interpeller/appeler un être par son patronyme s'assimile d'ailleurs au mépris, au manque de bienveillance et de courtoisie.

Dans l'optique de ramer à contrecourant vis-à-vis de ces stéréotypes et, surtout, se réapproprié cette identité déjà si dissoute, certains auteurs à l'instar de Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou n'hésitent pas, dans leur posture de démiurge à l'égard du monde fictif qu'ils créent, à attribuer à leur personnages des noms africains, partiellement ou exclusivement. En plus, toujours dans le sillage des habitudes culturelles passées, ils prennent le soin de faire fusionner ces noms avec l'intrigue; comme pour corroborer l'hypothèse selon laquelle le nom que porte un individu, ne serait-ce qu'en partie, détermine sa destinée. L'anthroponyme se met ainsi, résolument, au service de la diégèse et de l'esthétique littéraire. C'est pour cette raison que foisonnent les noms tels que *Essomba*, *Ebwellé*, *Dipita* (PJER, 140) ou encore *Edimo* (SCF), assortis parfois d'explications pour mettre en évidence cette adéquation avec la trame textuelle:

1c. Mais devant les responsabilités, il se défilait et disparaissait comme un fantôme. Je ne pus m'empêcher de sourire en réalisant que son nom, *Edimo*, dans ma langue signifiait *fantôme*. (SCF: 50)

Ce nom, conformément à sa portée sémantique dans la langue d'origine, reflète considérablement le caractère du personnage dans l'œuvre de

Mpoudi Ngollé. Il en est de même dans les œuvres de Kuitché Fonkou. Ce phénomène semble d'ailleurs s'y déployer avec plus d'acuité dans la mesure où la plupart de ses héros arborent des noms à coloration exclusivement locale et dont le choix n'est ni fortuit ni gratuit. Une étude menée antérieurement sur la thématique de l'onomastique (cas spécifique du recueil de nouvelles intitulé *Les Vins aigres*) permet d'observer la récurrence de ce phénomène chez ce francographe. C'est ce qu'indique le tableau ci-dessous où la quasi-totalité des noms employés pour désigner les acteurs concorde remarquablement avec leur *être*, leur *faire* et leur *penser*; autrement dit leur manière d'être, d'agir et de raisonner. Ils contribuent, pour ainsi dire, au déploiement de l'intrigue, à la structuration de l'histoire narrée (*Nouvelle approche de la francographie africaine contemporaine* 148).

Tableau: Adéquation entre anthroponymie et diégèse dans *Les Vins aigres* de Kuitché Fonkou

Nom du personnage	Signification en langue <i>ngemba</i>	Titre de la nouvelle	Observation
Dubong	«Personne qui a toujours été (et est encore) comblée, gâtée» ou «tous les malheurs se sont abattus (et s'abattent encore) sur moi».	<i>Les fiancées de Dubong</i>	En accord avec la diégèse
Ngando	«Personne sur qui pèse la malédiction, le malchanceux».	<i>La bourse</i>	En accord avec la diégèse
Ndzotché	«Personne bénéficiaire d'avantages non mérités objectivement».	<i>La bourse</i>	En accord avec la diégèse
Pipi	«Personne passive, qui accepte tout et ne s'oppose à rien».	<i>La bourse</i>	En accord avec la diégèse
Nguekek	«Personne non influente, qu'on a tendance à marginaliser, et qu'on simplifie beaucoup».	<i>Le Rapace</i>	En accord avec la diégèse
Tagueu	«Personne qui incarne la souffrance».	<i>Vengeance de mère</i>	En accord avec la diégèse
Jouondzo	«Personne qui poursuit la nourriture (ou quelque chose)», c'est-à-dire «un insatiable, qui désire ce qui est à autrui».	<i>L'héritier</i>	En accord avec la diégèse

Nteumpo	«Personne passive, qui ouvre les mains (ou le cœur) et accepte tout».	<i>L'héritier</i>	En accord avec la diégèse
Nguifo	«Personne qui incarne la voix du chef».	<i>L'héritier</i>	En accord avec la diégèse
Fondop	«Chef d'un canton, Ndop».	<i>Retournements</i>	En accord avec la diégèse
Mafogang	«Reine mère ou mère de Fongang».	<i>Retournements</i>	En accord avec la diégèse
Ndabou	«J'étais innocent» ou «personne innocente mais victime d'une injustice».	<i>Vengeance de mère</i>	En accord avec la diégèse
Nkache	«Je ne sais pas» ou «personne innocente».	<i>Vengeance de mère</i>	En accord avec la diégèse
Kankho	«Le monde se brûle, s'effondre».	<i>Farce</i>	En accord avec la diégèse

À titre de rappel, ces explications (la quasi-totalité) sont extraites de l'œuvre, donc fournies par l'auteur lui-même, explicitement ou implicitement. Elles tirent leur source, indique-t-il, de la langue *ngemba* dont il est locuteur natif. En conclusion, ce phénomène induit à la fois une promotion/valorisation culturelle et une dynamique des langues en présence. Même s'il faut reconnaître qu'il existe d'autres noms qui ne sont point accompagnés d'une quelconque note, alors qu'ils n'en méritent pas moins, on s'imagine que l'auteur, tacitement, soit avoue son insécurité sur le plan linguistique, soit construit et entretient de ce fait une sorte de complicité avec son lectorat en jouissant de ces deux sphères linguistiques et culturelles qu'il met au service de la littérarité de son texte. Toujours est-il que leur simple présence est hautement suggestive, relativement à l'état d'esprit du créateur artistique. Pour Dassi, on peut dire que dans cette atmosphère relativement ambiante, le «désir de l'écrivain d'illustrer des valeurs socioculturelles de son terroir est très sensible» (*Phrase française et francographie africaine. De l'influence de la socioculture* 47). En tant qu'artiste et locuteur, il veut à la fois rester neutre et promouvoir la coloration locale de la langue française.

Au-delà de la désignation individuelle des êtres, la dynamique culturo-lexicale observée chez ces deux auteurs affecte les anthroponymes à portée collective. Des termes génériques référant à des communautés, à des groupes d'individus, aux personnalités et à leurs titres traditionnels sont récurrents,

et reflètent autant que les précédents la volonté d'imbriquer les deux langues et cultures en présence. C'est le cas au sein de l'énoncé ci-après:

1d. Elle était *bayam-sellam*: elle achetait du plantain et des fruits qu'elle revendait au marché de Mvog-Mbi. (PJR: 100)

Le terme *bayam-sellam* renvoie aux hommes et femmes (davantage aux femmes) qui relaient les produits de première nécessité entre les producteurs, qu'ils soient agriculteurs, éleveurs ou autres, et les consommateurs finaux. Le terme, très courant au Cameroun, trouve ses origines dans la langue anglaise qui est l'une des deux langues officielles. Cependant, au lieu de *buy and sell it* comme ça se dirait en anglais normatif, on a plutôt *bayam-sellam*, tiré de sa variante argotique locale, le *pidgin-English*. C'est une sorte de créole dans la mesure où s'y retrouvent entremêlés les mots empruntés au français, aux langues camerounaises et, naturellement, à l'anglais, avec des prononciations biaisées. Si elle n'est pas standardisée et demeure sans normes rigoureuses, ses principes de fonctionnement sont tacitement transmis oralement entre locuteurs; même si d'un cadre géographique à un autre on observe parfois d'énormes différences. Son intrusion dans l'univers romanesque reflète tout simplement sa propagation en milieu social camerounais, même dans les zones essentiellement francophones.

De même, Kuitché Fonkou recourt, très régulièrement d'ailleurs, aux mots ou groupes de mots qui désignent linguistiquement et culturellement les personnalités:

1e. Le *nwola' thwobum* partit avec la délégation. Sa présence signifiait que le chef avait agréé l'héritier. (LVA: 167)

Le *nwola' thwobum*, dans la configuration de la chefferie traditionnelle à l'Ouest du Cameroun, s'assimile au Premier Ministre dans l'approche occidentale. Il est considéré comme deuxième personnalité, celle qui, en l'absence du chef, peut le représenter et accomplir au même titre que lui la quasi-totalité des missions sociales et culturelles qu'il incarne. Les cas et faits similaires pullulent dans la prose romanesque de ces auteurs, révélant le fort ancrage linguistique et culturel que prône l'anthroponymie; symbole du conflit et/ou du partenariat entre deux sphères, d'un enrichissement lexical peu contestable.

2. Autres particularités lexicales à coloration ethnoculturelle en francographie

Qu'il s'agisse de la littérature (négro-africaine) en général ou des productions spécifiques de Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou, l'étude des particularités lexicales a, depuis de nombreuses années, fait l'objet d'études (entre autres, Mbassi Atéba, *L'Inscription du doxique et du parémiologique dans «Moi Taximan» de Gabriel Kuitché Fonkou* . Il n'est donc pas question pour nous, dans le cadre du présent projet, de reprendre ces travaux. Aussi avons-nous opté non seulement pour une brève ébauche mais aussi pour l'exploration exclusive des cas qui, à plusieurs égards, justifient le cadre socioculturel de production du texte. Ces phénomènes, comme nous l'avons remarqué antérieurement, ont la particularité d'entretenir à la fois, pour les langues et pour la culture, un incontestable imaginaire et une dynamique ambiante. Ils mettent en branle les deux sphères sous leurs multiples aspects, révélant un champ littéraire non négligeable, digne d'une minutieuse exploitation/exploration. Kuitché Fonkou, l'un des chantres de ladite approche, parsème ses textes de ce procédé :

2a. On mettait l'homme dans le *famla* pour l'en sortir l'instant d'après parce qu'il n'était pas Bamiléké. On lui attribuait le *kong* (sorcellerie des gens du Centre et du Sud), puis le *ngwati* (sorcellerie des gens de l'Est), pour l'en déposséder très vite. (LVA: 107)

Au sein de cet énoncé, les trois lexèmes ou, mieux, ethnolèxèmes, mis en exergue justifient amplement la fusion culturo-linguistique que prône l'auteur. Le choc paraît d'une certaine brutalité dans la mesure où le paratexte ne semble pas suffisamment déployé pour édifier le lecteur non averti. Les trois emprunts lexicaux, relativement aux explications plus ou moins furtives et partielles (car non systématiques) données, pourraient difficilement satisfaire pleinement le lecteur. D'une culture à une autre, comme d'une langue à l'autre, la variabilité des réalités socioculturelles influe énormément sur l'émission du message et sur la communicabilité de l'œuvre, levant un pan de voile sur les compétences du lecteur, lui-même éprouvé en permanence (Difouo, *Créativité normative et insécurité linguistique en littérature camerounaise contemporaine: entre rigueur et rupture*).

Ainsi, de part et d'autre, les sujets écrivant, conscients du caractère quelque peu indigeste de ce flux culturo-linguistique qui ballade sans cesse le destinataire dans plusieurs univers, auréolent ces procédés de gloses

textuelles. Dassi estime à ce sujet que l'ethnolexème, qu'il soit de forme simple ou composée, «véhicule une charge socioculturelle importante. Sensible à la barrière linguistique et sémantico-contextuelle qui entoure ce lexème, l'écrivain le fait immédiatement suivre ou précéder d'une glose interlinéaire» (*Op. cit.* 94). On l'observe aisément au sein des énoncés ci-après, tirés du recueil de nouvelles de Kuitché Fonkou:

2b. Et, pendant qu'il était emmené vers le *la'akam*, lieu il où séjournerait pendant son initiation, son nom passa de bouche à bouche... (LVA: 132)

2c. Il était flanqué de trois membres du *feffo*, société secrète chargée dans le village, entre autres choses, d'infliger les sanctions aux auteurs de fautes graves. (LVA: 141)

Il en est de même pour cet extrait pris chez Mpoudi Ngollé:

2d. Le circuit était constitué de plusieurs *boukarous*, petites cases rondes au toit en paille, de forme conique, qui maintenaient une bonne fraîcheur...
— Ma mère et ma grand-mère étaient seules dans la cuisine, épluchant des haricots pour en faire du *koki*, un gâteau fait avec des haricots et de l'huile de palme et dont la préparation nécessite qu'on s'y prenne longtemps à l'avance. (SCF: 74)

Tous ces cas de figure, représentatifs de la pléthore de cas présents dans l'écriture de ces deux auteurs, trahissent à la fois (de manière peut-être paradoxale) cette hétérogénéité du cadre énonciatif et la volonté de ne léser ni la langue et la culture héritées à la naissance, ni celles acquises au gré des politiques sociales et éducatives, de l'histoire aussi. Le romancier est pris au piège de deux milieux aux contours linguistiques et culturels (presque) opposés. Le *la'akam*, pour lui, est tout simplement *un lieu où séjourne le prince pendant son initiation*. Si les cultures étaient les mêmes malgré les variations linguistiques, la langue française aurait prévu un lexème pour désigner ce rite, facilitant l'expression d'une littérature pensée en langue africaine. En plus, pour renforcer cette subtilité voilant à peine sa méfiance, il a recours au conditionnel pour laisser entendre qu'il ne serait pas suffisamment imprégné de sa propre culture, et ne saurait garantir la pleine explication. Ailleurs, il se montre pourtant plus exhaustif, notamment avec les gloses relatives aux emprunts lexicaux *feffo*, *ndengué* et *okok*, même si quelques zones d'ombre persistent jusque-là à propos de leur constitution profonde et de leurs connotations culturelles. Tant bien que mal, son homologue Mpoudi Ngollé essaye de donner un sens convenable et surtout appréhensible aux termes *boukarou* et *koki*, réalités auxquelles le français standard est tout logiquement incapable de fournir des correspondants

lexicaux parfaits. Ni la civilisation ni la gastronomie françaises ne connaissent ces entités pourtant courantes en milieu africain. Ce déphasage culturel entre le contexte d'énonciation littéraire et la langue et/ou la culture empruntée(s) pour l'exprimer, à n'en point douter, participent de l'originalité esthétique et structurelle de l'écriture, mais aussi de la complexité de l'acte de communication (littéraire).

Par ailleurs, certains néologismes, quoique assortis de gloses explicatives, demeurent relativement hermétiques car nécessitent de manière absolue une ample contextualisation:

2e. La journée d'hier a été *djidja* (*nom populaire du gingembre, utilisé ici pour dire "difficile"*) (MT: 19)

Comme le reconnaît le narrateur, la métamorphose est tant morphologique que sémantique et phonologique. Pour résorber cet hermétisme, une explication est donnée, bien qu'elle soit relative. Le mot *gingembre*, plante dont la racine au goût âcre sert de complément culinaire ou médicinal, est remplacé par *djidja*, puis au lieu d'avoir une telle référence, c'est plutôt une connotation métaphorique relative à la saveur. Il s'agit alors, par extension, de toute sorte de difficulté, de tout problème, de ce qui est contraire aux attentes. Une journée de travail pendant laquelle le taximan n'a pu engranger suffisamment de bénéfices est, à ce titre, qualifiée de *djidja*.

L'extrait qui va suivre exhibe un cas un peu plus expressif, dans la mesure où le mot qui concrétise la rencontre des langues et cultures divergentes relève du néologisme purement sémantique; il ne s'agit donc pas d'un emprunt à la langue *duala* dont l'auteur est locuteur natif. En revanche, à défaut d'être de type purement linguistique, l'emprunt qui s'y manifeste est de nature culturelle:

2f. Vous n'êtes que des passagères ici; d'ailleurs, si nous étions au temps de nos pères, c'est sur votre *dot* qu'on compterait pour financer la construction de cette maison. Il faudrait entendre par "*dot*" *les dons, en nature et en argent, qu'un jeune homme était tenu de donner à sa future belle-famille avant d'avoir le droit de prendre chez lui son épouse*. En ma langue, on parle d'ailleurs sans vergogne "*d'acheter la femme*". (SCF: 15-16)

Pratiquement aucune zone d'ombre ne subsiste à cette glose interlinéaire. Mpoudi Ngollé se veut exhaustive et moins ambiguë à propos du sens contextuel que revêt le terme *dot*. Les informations qu'elle révèle sur la nature, le contenu et les circonstances de ce rite, la précision faite au sujet de l'appréhension socioculturelle des siens sur cette notion, constituent des marques visibles de son souci d'exhaustivité sur le plan sémantique.

Elle multiplie les occurrences dans sa production, d'une œuvre à une autre, comme l'illustre ces autres cas:

- 2g. La *tontine*: Association de personnes qui versent de l'argent dans un fonds commun, lequel est reversé à tour de rôle à chacune d'elles. (PJER: 97)
2h. Le père avait été "compressé", crise économique oblige, et la mère se démerdait seule pour nourrir leur progéniture. (PJER: 80)

Pour la dernière occurrence, l'auteur se sert du contexte (et du co-texte) pour guider le lecteur qui réalise, dès lors, que la pratique de la tontine, en contexte local, prend une coloration inédite, impliquant non seulement la notion de vivre-ensemble mais aussi celle de l'économie et de la solidarité agissante. Plus loin, le lexème *compressé* fait allusion à l'éviction d'un agent suite à une éventuelle faillite de son employeur; sauf que, le verbe *compresser* dans ce contexte ne rend pas compte amplement de la réalité évoquée, du moins pour un linguiste puriste ou non initié et non averti. Pour sortir de cette approche lexicale de l'imbrication culturelle et linguistique chez ces deux auteurs, explorons ces autres faits qui viennent davantage corroborer l'hypothèse précédente:

- 2i. *Do*: En pidgin signifie argent (PJER: 08).
2j. *Ebobolo*: Aliment à base de manioc, enroulé dans des feuilles (PJER: 80).
2k. Les premiers contacts avec les *mange-mille* et les gendarmes coûtent cher, mais par la suite, tout le monde se connaît et il s'établit comme un contrat tacite (MT: 12).

La première occurrence, comme nous l'avons relevé lors d'une analyse précédente, révèle le caractère complexe et intense de l'univers linguistique dans lequel est censé s'épanouir le francographe africain. Le mot *do* est en effet issu du *pidgin-English*. Comme l'indique l'appel de note en bas de page, il s'agit du diminutif du mot anglais *dollar* et qui, chez les locuteurs moins âgés, est privé de sa deuxième syllabe. Ledit lexème est très courant dans les conversations des jeunes francophones qui, eux-mêmes, ont, de manière aléatoire, mis sur pied un code d'échange communicationnel tout autre: le camfranglais (cf. PJER de Mpoudi Ngollé). Plus loin, l'auteure emploie le terme *ebobolo*, emprunt qui, comme le rappelle la glose, renvoie à un aliment prisé, davantage au Centre et Sud-Cameroun. Seulement, il faut le relever, ces traductions sont peu fidèles, comme c'est le cas chaque fois qu'on essaye de *franciser* un ethnolexème. Pour être plus précis, la plupart des traductions faites s'avèrent partielles, partiales et approximatives. La langue de Molière, malgré le paratexte, se montre incompatible avec l'expression

de certains déterminants culturels. Le lecteur apprend qu'il s'agit d'un aliment et que celui-ci est enroulé dans des feuilles mais rien n'est dit sur son goût, sa particularité, ni même son éventuel enjeu socioculturel dans la mesure où, en contexte africain/camerounais, certains mets sont rattachés de manière implicite ou explicite à des rites précis, avec des implications évidentes pour l'ensemble des locuteurs.

Le dernier énoncé, pris chez Kuitché Fonkou, met en exergue la dérision liée au groupe nominal d'emploi courant: *mange-mil*. Au lieu de l'employer comme tel pour renvoyer à la volaille ainsi qualifiée pour sa convoitise et sa gourmandise vis-à-vis des céréales, le mil en particulier, l'auteur, à travers son personnage, nous parle plutôt de «mange-mille», s'insurgeant contre l'attitude corruptrice de certains agents publics. Il met un accent particulier sur *mille* (allusion faite au billet de mille francs CFA, moins de deux euros et à peine deux dollars) qui, suivant la genèse, renvoie en effet à la valeur du pot de vin qui, en contexte, suffit pour soudoyer les policiers et gendarmes chargés d'assurer la sécurité des hommes et des biens sur la voie publique. Tandis que l'oiseau raffole des graines de céréales au détriment des efforts consentis par les cultivateurs, ces officiers raffolent, eux, des billets de banque au détriment des vies humaines à eux confiées, dénonce l'auteur.

Alors, le constat est le suivant: chez Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou, la modification du lexique en vue de laisser libre cours à la muse de l'auteur tout en favorisant une large expression culturelle est une réalité. On ne saurait donc faire fi de l'évidence, tout cela voile assez laborieusement l'hybridité multiforme dans laquelle baignent ces auteurs, hybridité susceptible de donner lieu à l'expression d'un certain imaginaire.

3. Les langues en francographie: images, stéréotypes et schèmes

Les représentations linguistiques sont, selon Branca-Rosoff, «l'ensemble des images que les locuteurs associent aux langues qu'ils pratiquent, qu'il s'agisse de valeur, d'esthétique, de sentiment normatif ou plus largement métalinguistique» (*Les imaginaires de la langue* 79). Ainsi, chaque fois qu'un locuteur émet un quelconque jugement de valeur au sujet du code dont il se sert pour communiquer, on est en présence du phénomène de représentations, d'imaginaire. De nombreuses productions francographiques contemporaines en sont le théâtre. Une observation globale du phénomène laisse entrevoir divers types de préjugés vis-à-vis des langues qui s'y côtoient; et un discours épilinguistique qui, selon le cas, valorise ou dévalorise la

langue cible. Le choix de l'auteur narrateur est, de toute évidence, peu anodin; il est généralement, d'une manière ou d'une autre, motivé. Kuitché Fonkou l'illustre bien:

3a. On m'a dit que depuis sa création, cet établissement n'a pas encore eu de professeur qualifié de lettres. Je serai donc le premier à *révéler les secrets de la langue de Vaugelas*. (LVA: 114)

Dans ce premier cas, l'approche est laudative, valorisante pour la langue française qui constitue le principal code de communication en francographie. Une paraphrase qui met en évidence un auteur français de référence, Claude Favre de Vaugelas. Grammairien de haut vol, il est l'un des premiers membres de l'Académie française. L'évocation de ce nom suffit, seule, pour hisser haut un patrimoine culturel imposant à travers le temps et l'espace. Le locuteur, enseignant de français nouvellement affecté, par cette allusion, se surestime, prend de l'ascendant sur ses collègues, ne serait-ce que de manière provisoire, le temps de faire ses preuves. Il sous-entend (avec prétention) que cette langue, prise comme discipline d'enseignement, nécessite des didacticiens hautement qualifiés, ceux-là même qui détiennent les *secrets* de sa structure profonde, lui-même en l'occurrence. Le français jouit à ce titre d'un statut tout à fait particulier, surtout vis-à-vis des parlers locaux. Dès l'arrivée des premiers missionnaires, ceux qui acquéraient le français et qui, de surcroît, assimilaient la norme standard, prononçaient convenablement, bénéficiaient de cette image tout à fait méliorative. Il est difficile de faire fi de la pensée selon laquelle il s'agirait là d'une acculturation savamment construite et entretenue par l'œuvre coloniale; au point où certains sujets écrivant en francographie perçoivent la même langue de manière tout à fait différente et contraire.

Le français serait, sous cet autre prisme, un fardeau imposé tel une sentence sans procès à des locuteurs qui n'en avaient guère besoin; un simple héritage colonial, ni plus ni moins:

3b. Quand je parle de "*l'homme que j'ai épousé*", je sais que je commets un grave délit contre nos mœurs. Mais que voulez-vous, *c'est la langue française, solide héritage de la colonisation, qui me permet de m'exprimer ainsi sans trop me compromettre. Pour être plus exacte et conforme à notre mentalité, je devrais dire "l'homme qui m'a épousée"*. En effet, si dans la langue française l'une et l'autre de ces deux expressions se valent et signifient la même chose, cette idée de réciprocité ne transparaît pas dans la plupart des langues de mon pays: *c'est l'homme qui épouse la femme, et la réciproque est une aberration*. (SCF: 8)

Relativement à ce qu'affirme la narratrice, il y a une incompatibilité criarde entre les pratiques coutumières ou croyances ancestrales africaines/camerounaises et le code utilisé pour communiquer. Le français n'est rien d'autre qu'un *lourd héritage* de l'inopportune cohabitation entre l'Afrique et l'Europe pendant les années de soumission et d'assujettissement. Cela est d'autant plus crédible que cette narratrice emploie le caractérisant à valeur hautement péjorative, *solide*. Bref, le français est, dit-elle implicitement, un bien empoisonné acquis à l'issue d'une coopération inéquitable. En tant que socle d'une culture étrangère, il se trouve que ce code est complètement inapte à traduire certains aspects de l'ontologie profonde des locuteurs. Il altère à la fois la pensée, la culture et les mœurs. Dans un milieu où seul l'être de sexe masculin est habilité à aller vers son congénère de sexe opposé pour une relation maritale; dans un environnement où l'homme est incontestablement le seul et unique chef de toute cellule familiale, le français (langue et culture) importé vient prétendre l'inverse. Cela sonne comme une abomination.

Le lien étroit entre la langue parlée par une communauté et la culture qui est la sienne fait en sorte qu'il y ait également une bifurcation logique dans les modes de pensée. Certaines expressions figées contenues dans la plupart des langues incarnent aisément la manière dont le peuple utilisateur de ladite langue perçoit le monde, la manière dont il apprécie les réalités environnantes, ses rêves aussi. En cela, pour ce cas précis, Kuitché Fonkou n'hésite pas à impliquer la langue anglaise, autre héritage linguistique de la cohabitation entre le Cameroun et l'Occident:

3c. Le très anglais "time is money" inoculé en nous à travers la colonisation britannique était en fait tombé comme l'une des graines de l'Évangile sur un terrain rocailleux. (MT: 49)

Le taximan qui s'assimile amplement au prototype du Camerounais de la rue constitue, dans cette intrigue, à travers son langage, la parfaite illustration du locuteur lambda. Dans cet énoncé, il nous rappelle une parémie d'origine anglaise: *time is money*, le temps c'est de l'argent. Mais il ne se limite pas à la simple évocation. On perçoit au fond de son propos un jugement implicite, notamment avec la présence de l'adverbe à portée axiologique «très», dans le groupe nominal «le très anglais». En plus de la valorisation tacite de ce code, l'émetteur met en exergue cette valeur culturelle chère aux Anglais, l'économie du temps dont les implications affectent tous les domaines de la vie, déterminent le développement, ou l'inverse si ce temps est mal exploité; interpellant par la même occasion

ceux (Africains ou Français) qui ne prendraient pas la notion de temps avec autant de précaution et d'intérêt. Il revient ensuite sur la notion d'héritage colonial, comme pour réitérer le caractère *indigeste* des langues et cultures européennes en contexte africain. La langue est ici le véhicule de toute une idéologie, l'expression d'une vision du monde. La cohabitation culturo-linguistique observée dans cette littérature se vit comme un choc, choc qui lève le voile sur une certaine incompatibilité entre deux univers, faisant admettre que

les littératures africaines, pour la très écrasante majorité en tout cas, sont rendues publiques ou disponibles en français ou en anglais; mais, curieusement, elles ne le sont pas en langues locales dont l'immense partie, pourtant, des populations de ce continent continuent de se servir tant bien que mal. [...] Les écrivains, fils [d'un] ensemble linguistique majeur, appartiennent plus ou moins profondément à [un] univers culturel que malheureusement leurs œuvres, en français ou en anglais, ne peuvent traduire dans leur plénitude. Du coup, entre le moi profond et le moi pratique, il se réalise un décalage différentiel strident où l'identité est en crise. Entre sa langue maternelle bantoue par exemple, langue de pensée et d'inspiration, et la langue d'écriture, le français, qu'il [l'écrivain] convoque dans la réalisation de son discours littéraire, il y a effectivement dialogisme. (Owono Zambo, *op. cit.* 168-169)

L'une des remarques qui fait l'unanimité au sein des écoles de linguistique, corroborée par plusieurs chercheurs spécialisés en littérature négro-africaine, concerne le difficile concubinage entre l'ontologie culturelle d'un milieu donné et une langue d'emprunt. De Manessy (*Le Français en Afrique Noire: mythe, stratégies, pratiques*) à Onguéné Essono (*Dynamique du français dans la presse écrite francophone du Cameroun et Ethnostylistique: imaginaire et hybridité linguistiques en contexte africain*) voire Mendo Ze (*Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*), etc., l'idée selon laquelle toute langue est, avant toute autre considération, le véhicule d'une culture spécifique avec laquelle elle fait corps s'impose. Très souvent, ladite culture se trouve menacée d'effritement si la langue appariée est catégoriquement ignorée; une relative inadaptabilité et/ou incompatibilité qui, visiblement, s'impose au sujet du rapport entre le moi et le code chez certains francographes. En Afrique, soutiennent Mba *et al.* (*Langues, littératures et identités*), le recours au français comme langue de communication est plus la résultante d'un accident historique qu'autre chose. Le moi profond, ajoutent-ils, s'exprime mieux dans les langues maternelles,

à cause de l'incapacité des langues d'emprunt à pouvoir traduire la veine créatrice de l'écrivain. Autrement dit, l'auteur s'épanouit difficilement en employant un code qui ne lui fournit pas tout le matériau nécessaire, qui est inapte à traduire son vécu d'artiste, d'humain et d'être-social.

Outre les langues officielles, les langues camerounaises dont le substrat domine la création littéraire nourrissent le discours épilinguistique. C'est le cas du *pidgin-English* et du *fulfuldé* dans l'énoncé suivant:

3d. Djibril m'avait prévenue qu'elle ne comprenait que quelques mots du français et n'en prononçait que quatre ou cinq; en dehors du *Foufouldé*, sa langue maternelle, elle ne parlait que le *Pidgin*, cette sorte d'argot né de la déformation de l'anglais au contact de langues africaines et qui se parle dans tout le Cameroun et certains pays voisins. (SCF: 106)

Quoique réaliste, la description faite du *pidgin-English* paraît péjorative: «sorte d'argot», «né de la déformation...». Le *fulfuldé*, langue maternelle du personnage-référent dans cet énoncé, s'avère être la seule langue maîtrisée par l'intéressée; tel est le cas dans plusieurs contrées en Afrique. Plusieurs locuteurs manipulent leur langue maternelle plus que toute autre, et sont monolingues pour certains. La multitude de langues nationales, outre les deux langues officielles non accessibles à tous, justifie certainement l'image accordée à cet argot qui est pourtant la langue véhiculaire, servant de recours lorsque la situation de communication implique les locuteurs allophones. Plus loin, dans la suite de la même diégèse, la narratrice, au sujet du même personnage, revient sur l'image du *fulfuldé*. Suivant la circonstance, la perception qui en est faite se trouve particulièrement valorisante:

3e. Là encore, *le miracle se fit par le biais de la langue: mon père avait passé plusieurs années dans le Nord du pays au début de sa carrière, et il parlait bien la langue de mon mari. Dès qu'il eut salué ma belle-sœur en Foufouldé, celle-ci se décripa et ils échangèrent plusieurs mots, tandis que Djibril et moi nous regardions d'un air entendu, heureux que cela se passât mieux que nous ne l'aurions jamais espéré*» (SCF: 124)

Sans hésitation, ce code qui, par ailleurs, a la particularité de fédérer linguistiquement les trois régions septentrionales du Cameroun, est qualifié de «miraculeux» par la narratrice, dans la mesure où son emploi a permis d'éviter un conflit qui se dessinait inéluctablement entre les deux belles-familles originaires de deux régions aux langues et cultures différentes voire opposées. Franchir cette barrière est donc la preuve que la langue est vectrice de miracle, par son caractère véhiculaire.

Dans les circonstances spécifiques (humour par exemple), le regard jeté sur les langues locales peut parfois se montrer moins élogieux:

3f. Ce fut une soirée formidable, et *nous riions encore à nous rompre les côtes* en remontant dans nos voitures, écroulés par l'accent *Bamiléké parlant français*, que l'humoriste imitait si bien. (SCF: 74)

Dans cet énoncé, le référent immédiat, à proprement parler, n'est pas une langue camerounaise précise mais, plutôt, la langue française. Néanmoins, le locuteur, tourne en dérision la particularité phonologique du français des locuteurs originaires de la région de l'Ouest du Cameroun, accent essentiellement conditionné par les langues dites maternelles (première langue de socialisation). D'où la notion de particularismes régionaux. Au Cameroun, comme partout en francophonie, la réorientation phonologique (ou autre) qui s'observe avec l'immigration géographique du français est indéniable et participe d'ailleurs de son enrichissement. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, d'une ethnie à une autre, la pratique de la langue française connaît une réappropriation certaine, due essentiellement aux spécificités des langues maternelles locales. Celles-ci en effet ont un impact sur l'appareil phonatoire du locuteur et influencent, plus tard, tous les autres codes langagiers qu'il acquiert au cours de son évolution.

Donc, ironiser sur de telles incidences, sur l'élocution d'un sujet ne constitue pas, au sens strict, une raillerie, d'autant plus que l'humour est convoqué. Onguéné Essono observe néanmoins, à ce sujet, que l'usage de la langue française suscite «dans certains milieux, de l'admiration pour qui manipule bien, alors que ceux qui le parlent mal sont objet de risée, le français s'étant vu attribuer un statut supérieur à celui des langues locales» (*Dynamique du français dans la presse écrite francophone du Cameroun* 78). Un statut qui s'avère, vis-à-vis des langues camerounaises (ou africaines selon le contexte), hégémonique. En outre, la référence aux langues locales renseigne sur la mauvaise maîtrise de celles-ci (ou la non maîtrise) par la jeune génération, davantage celle des centres urbains:

3g. L'appelant déjà "mon fils", elle avait serré Petit Jo sur son opulente poitrine et avait déclaré *dans la langue que Petit Jo comprenait, mais ne pouvait parler*. (PJER: 127)

L'auteur fustige l'adoption systématique du français comme langue de socialisation au sein des familles urbaines. La langue des parents devient de plus en plus, pour la progéniture, une langue seconde, au profit du français qui, *de facto*, devient une langue maternelle. De quoi revisiter le statut des

langues au Cameroun (cf. Onguéné Mete, *Usage du lexique verbal chez les collégiens camerounais*).

Les langues, pour leurs provenances diverses et leurs multiples qualités ou spécificités, reçoivent, au sein des textes des deux francographes, des appréciations bien variées. Chacune, selon le contexte, subit des critiques ou jouit des éloges, qu'il s'agisse du français, des langues camerounaises, de l'anglais ou des parlers hybrides. Cet imaginaire participe, incontestablement de la dynamique linguistique et culturelle dans l'espace francophone en général, chez Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou en particulier. C'est reconnaître avec Ngalasso-Mwatha que les comportements et les produits linguistiques des régions du monde illustrent «les pratiques et les productions de discours épilinguistiques, des formes (méta)linguistiques nouvelles à l'oral et à l'écrit» (*L'Imaginaire linguistique dans les discours littéraires politiques et médiatiques en Afrique* 21); d'où l'éveil de la conscience du sujet parlant ou écrivant sur le plan linguistique.

Conclusion

À l'image de toute communication, l'acte qui donne lieu à l'art littéraire est conditionné par d'innombrables paramètres dont les déterminants majeurs ne sont autres que l'émetteur, le destinataire, le référent, le code et le contexte. L'examen de quelques œuvres romanesques de Mpoudi Ngollé et Kuitché Fonkou révèle que les choix liés aux deux derniers facteurs sont rarement anodins. D'une part, le milieu socioculturel prédomine et justifie le recours à une certaine anthroponymie, pour ne retenir que cet aspect (parmi d'autres). Épousant partiellement la culture occidentale, le sujet écrivant emprunte et adapte les prénoms comme l'exige celle-ci, en les métamorphosant phonologiquement et morphologiquement. Par ailleurs, pour justifier son enracinement à sa propre culture, l'auteur opte, dans certains cas (la plupart d'ailleurs) pour des patronymes typiquement camerounais qui lui permettent de retrouver l'âme ontologique locale qui n'admet pas le prénom et qui veut que chaque nom reflète le comportement de son détenteur. De ce fait, il épouse la diégèse et favorise l'ancrage culturel. D'autre part, relativement au code, les choix du prosateur s'expliquent par le cadre historique et sociopolitique; en sorte que l'usage qui en est fait n'est ni neutre ni homogène. De manière récurrente, il emploie des emprunts de types lexicaux (entre autres), recourt aux néologismes de forme et de fond qui, dans la plupart des cas, entérinent la volonté de mettre en lumière son

univers d'origine. Autrement dit, il y a, chez les deux auteurs camerounais, un flux permanent entre deux univers culturels et linguistiques (camerounais et français). Au-delà de l'esthétique, les choix linguistiques dans leur prose romanesque révèlent ce partenariat culturel et exhibent l'expression d'un discours épilinguistique marqué par diverses représentations. Les jugements de valeur émis, naturellement, sont variés, avec deux orientations majeures: péjorative et méliorative. Tandis que le français est parfois pris comme héritage colonial, les langues maternelles sont magnifiées pour leur aptitude et leur facilité à pouvoir traduire aisément la pensée profonde des prosateurs. En fin de compte, il ressort des analyses que cette littérature est un lieu où s'observe le choc des langues et cultures d'origines diverses, témoignant de l'état de choc que vit l'écrivain lui-même. Un véritable champ d'expérimentation de la conscience voire de la surconscience linguistique.

Bibliographie

- Branca-Rosoff, Sonia, «Les imaginaires de la langue», in Boyer Henri (dir.), *Sociolinguistique, Territoires et objets*, Lausanne et Paris, Delachaux et Niestlé, 1996, <http://mondefrancophone.com> (consulté le 15 septembre 2021).
- Dassi, Etienne, *Phrase française et francographie africaine. De l'influence de la socioculture*, Paris, Lincom Europa, 2008.
- Difouo, Basile, «Créativité normative et insécurité linguistique en littérature camerounaise contemporaine: entre rigueur et rupture», in Atenké Etoa S.-M. X., Evouna J. et Eloundou V. (éds), *La linguistique au pluriel*, Douala, Cheikh Anta Diop, 2020, p. 274-308.
- Difouo, Basile, *Nouvelle approche de la francographie africaine contemporaine*, Paris, Edilivre, 2015.
- Houdebine-Gravaud, Anne-Marie (dir.), *L'Imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Kuitché Fonkou, Gabriel, *Moi taximan*, Yaoundé, L'Harmattan, 2001.
- Kuitché Fonkou, Gabriel, *Les Vins aigres*, Yaoundé, CLÉ, 2008.
- Manessy, Gabriel, *Le Français en Afrique Noire: mythe, stratégies, pratiques*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Mba, Gabriel, Assoumou, Jules et Tonye, Alphonse, *Langues, littératures et identités*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Mbassi Atéba, Raymond, «L'Inscription du doxique et du parémiologique dans *Moi Taximan* de Gabriel Kuitché Fonkou», in Pangop Kameni et Dili Palaï (dir.), *La Création littéraire de Gabriel Kuitché Fonkou*, Yaoundé, CLÉ, 2013, p. 43-56.
- Mendo Ze, Gervais, *Insécurité linguistique et appropriation du français en contexte plurilingue*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Mpoudi Ngollé, Évelyne, *Sous la cendre le feu*, Paris, L'Harmattan, 1990.

- Mpoudi Ngollé, Évelyne, *Petit Jo, enfant des rues*, Paris, Hatier International, 2009.
- Ngalasso-Mwatha, Musanji (dir.), *L'Imaginaire linguistique dans les discours littéraires politiques et médiatiques en Afrique*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010.
- Ngalasso-Mwatha, Musanji, 2009, «Préface à Fandio Pierre», in *L'Écriture ivoirienne entre narration et traditions*, Amadou Koné, Paris, Harmattan, p. 11-16.
- Obreja, Cristina, «Imaginaire linguistique et dynamique de la langue dans le discours de la presse écrite», in *L'Imaginaire Linguistique et la Dynamique des Langues*, Revue du centre de recherche en *Analyse du discours*, n°13, EUS, 2012, p. 148-171.
- Onguéné Essono, Louis-Martin, *Dynamique du français dans la presse écrite francophone du Cameroun*, Yaoundé, CLÉ 2013.
- Onguéné Essono, Louis-Martin et Eloundou Eloundou, Venant (dir.), *Ethnostylistique: imaginaire et hybridité linguistiques en contexte africain*, Paris, Connaissances et Savoirs, 2016.
- Onguéné Mete, Tony Noël, *Usage du lexique verbal chez les collégiens camerounais: d'un corpus oral d'élèves à une didactique de l'expression dans la formation des enseignants*, Thèse de Doctorat/Ph.D, Université Paris Ouest Nanterre la Défense, 2015.
- Owono Zambo, Claude Éric, «L'écrivain francophone au cœur de la problématique de la langue d'écriture», in Laté Lawson-Hellu (coord.), *La Textualisation des langues dans les écritures francophones*, Les Cahiers du GRELCEF, n° 2, 2011, p. 167-183.